

Jean-Yves Cadoret

PAGES D'ECRITURE 1

1968-2015

(extraits)

Mis en ligne le 24 juin 2015  
Dernière mise à jour le 24 avril 2017

... Ils passent le sourire aux lèvres, portant devant eux le meilleur du monde, je le sens ; et tous sont radieux d'une espérance qui ne peut que survivre. Ils ne sont pas de chez moi et pourtant ils sont à moi, je crois tous les connaître ; ils me parlent et c'est de moi aussi qu'ils parlent en tenant ouvert leur livre de merveilles. Oui, par eux j'existe, par eux je puis crier, par eux j'ai droit à la parole. Et j'ai des mots qui me viennent, moi, le pauvre bégayant.

Armand Robin, *Le temps qu'il fait*

J'aurais pu donner pour titre à ces pages : Journal d'un mort.

- Le journal est un genre faux, dit-il. A moins...
- A moins, disiez-vous ?
- Avez-vous réfléchi au mot *faux* ? Faux ? C'est aussi une lame courbe au bout d'un manche. Ainsi le journal serait l'offrande de chaque vocable à la mort.
- En ce cas, dis-je, toute page d'écriture est, en quelque sorte, le journal d'un mort.

Edmond Jabès, • (*El, ou le dernier livre*)

RENE DEPESTRE a trouvé le titre de son beau recueil *Journal d'un animal marin* dans cette définition de Carl Sandburg : « la poésie est le journal d'un animal marin qui vit sur terre et qui voudrait voler ».

La sensation d'incomplétude, d'un manque immense au creux du ventre, est sans doute le premier moteur de l'écriture. D'elle naît l'inquiétude indispensable à l'écoute de soi.

*...Pénétré que je suis de l'idée que l'édifice poétique – semblable à un canon qui n'est qu'un trou avec du bronze autour – ne saurait reposer que sur ce qu'on n'a pas, et qu'il ne peut, tout compte fait, s'agir d'écrire que pour combler un vide ou tout au moins situer, par rapport à la partie la plus lucide de nous-mêmes, le lieu où bée cet incommensurable abîme.*

Michel Leiris, *L'âge d'homme*

## DESERTS TRAVERSES

*Comment trouverais-je le pays sans lois et sans murs - [...] pays pur du renard qui traverse le champ à la recherche de la vie sous la pluie moirée du matin – [...] là où la nuit ne se referme sur aucune absence et n'est pas synonyme de mort ?*

René Pons, *La baleine blanche*

Sous le titre « Déserts traversés », Patrick de Rosbo livre cette semaine<sup>1</sup> une belle critique du dernier roman (mais est-ce un roman ?) de René Pons, *La baleine blanche*. L'inquiétude du créateur par quoi il brûle (« L'incertitude, le plus corrosif des acides, ronge mes mots à mesure que je les écris ») et la revendication du crime de vivre (« Nous avons commencé dans la chair et le sang », même si on nous l'a caché sous « un bel écrin de feuillages verts », et « fantassin[s] de la mort à jamais dressé[s] pour l'assaut inutile », nous devons en rendre compte, sous la forme de ce « mensonge de papier jauni sur lequel les mots étendent tranquillement leur sommeil ») sont filles de la mort. Vivre, c'est être habité par la mort – c'est détruire.

Instinct de conservation versus tentation de se détruire.

La mort qui menace, tenace, éclairante.

Certains soirs de solitude, la sensation physique de marcher à la mort. La mort comme approche de soi. Marche funèbre - triomphale.

Emotion d'entendre cette voix, qui coïncide souvent avec celle de *La grande passion*.

*[...] Je suis l'homme qui marche à travers la ville et les hommes – [...] je marche sous mon ciel de verre et de fer dans un monde qui meurt – [...] Je marche vers le matin un chrysanthème fané à la boutonnière et une couronne anonyme posée sur mes épaules –*

*[...] Nous sommes partis vers les ruines d'une ville déserte – murs noirs et gris couverts de messages griffés – nous avons franchi des fleuves rouges et jaunes sous le regard du soleil que plus rien n'arrêtait puisque l'ombre était morte - [...] Et maintenant sur la plage déserte nous cherchons ce qui pourrait bien porter le mot vie – mais nous ne trouvons que des ossements – [...] Le sentier des mots est rompu – il s'enlise dans le désespoir – et les mots desséchés tombent dans le sable comme des abeilles mortes –*

*[...] L'homme aveugle – l'homme aux yeux crevés – titube un peu partout laissant derrière lui deux traces de sang – [...] et il avance les bras en avant – comme pour toucher les parois de la nuit – jusqu'au bout de la nuit – et soudain il n'y a plus un cri – une porte s'ouvre dans le noir – un carré de lumière – il se passe la main sur les yeux et regarde sur ses mains la trace de l'encre rouge que les mentors ont versée sur sa tête – des litres et des litres d'encre rouge - (Popol de Sète je t'emmerde – roule donc tes cigarettes matinales et va faire un tour au cimetière [...] – à la niche - [...] ignoble Mallarmé – sale pion à bibelots – à la niche) – il avance – il distingue la lumière – très loin encore – mais la lumière est là – il la voit – et à sa droite – et à sa gauche – d'autres hommes étonnés et rouges d'encre et de sang le regardent – étonnés eux aussi d'avoir les yeux encore ouverts – et ils s'avancent les uns vers les autres – ils se prennent par la main – par les bras – ils se redressent et malgré les pièges à loups et les trappes ils avancent – ils avancent – irrésistiblement -*

<sup>1</sup> *Les lettres françaises* n°1442 du 28 juin 1972

LE TEMPS : non pas le remplir (se couler dans son moule), ou le retrouver, mais l'assigner, l'écorcher, comme s'il s'agissait d'un corps.

Le temps est cette partie de nous qui se dédouble, ce miroir intérieur qui nous regarde vivre. Au bout du compte, nous n'aurons été que l'assemblage changeant de nos doubles.

C'est pourquoi il est inutile de se survivre. Quand on est de trop en soi, il faut partir, se mettre à mort. Ne se reconnaître nulle part, chez personne.

Le temps enfante le temps. Dans une langue juste, il serait du genre féminin.

JE LIS DANS *CEFALU* ces lignes de Lawrence Durrell : « lorsque le principe de mort s'impose dans notre vie, la réalité elle-même se retourne comme un gant, de sorte qu'au lieu de s'en détacher on commence à la fabriquer, comme un vers à soie qui travaille dans son cocon [...] Autour de [l'homme] se développe petit à petit une sorte d'ectoplasme mythologique qui anime ses actes et ses paroles », en me demandant si le principe de mort n'est pas consubstantiel au travail du poète (cette interrogation n'est pas nouvelle, elle irrigue notamment toute l'œuvre de René Char et, plus près de nous, celle de Bernard Noël lorsqu'il gravit « la face de silence »).

Car écrire de la poésie peut-il être autre chose que fabriquer un carcan de mots à la réalité, tenter de figer ce qui par nature se dérobe ? La vérité est que les mots portent en eux la mort. Poète sniper, crois-tu que l'impression d'un rythme ou l'élan vers une beauté suffiront à t'absoudre ?



JOHNNY HALLYDAY – via son parolier Long Chris - cite Lautréamont dans *Je te veux*: «Je suis le fils de l'homme et de la femme, [d'après ce qu'on m'a dit]. Ça m'étonne... je croyais être davantage!». Je me demande si Gilles Thibaut a, lui, pensé à Branwen, la déesse de la beauté et de l'amour des Mabinogion, en écrivant les paroles de *Comme un corbeau blanc*.

ECRIRE EST UN ABAISSEMENT, une trahison. Baedeker dérisoire, aligner des noms des lieux traversés est un aveu d'impuissance. Livre de bord : ce naufrage. Il y a en effet un ordre de la beauté qui échappe à la représentation et à la mémoire - donc à l'écriture. Se taire alors, sauf à être visité par la grâce ?

Que me reste-il de la bergerie de Skálholt, de Lerwick découverte au crépuscule, de la pêche de nuit sur le Lyngenfjord ? Que me reste-il des tourbières et de la plage de galets de Sandur dont je parlais ce matin sur la passerelle ? Et que me restera-t-il de cette nuit blanche dans les sunds des Vesterålen ? Une odeur de sucre lorsque les rives se resserrent (alors apparaissent tous les détails des fermes endormies, et avec l'étrange sensation de la précarité de la vie), l'émotion au passage du pont en construction de Sortland, les jeux du soleil sur le vert cru de l'île Hadsel - et Stockmarknes, d'où appareillait naguère la galéasse d'Edevart dans *Vagabonds...*

Rien en vérité. Pas une image qui ne soit labile. Le temps est le plus sûr acide. Je n'aurai pour moi que l'idée, la certitude d'avoir vécu cette nuit, sur l'erre de laquelle continuer à vivre - une vie que l'on sait valoir la peine d'être vécue pour ces quelques instants dérobés au voyage, course sans autre espoir qu'un visage inconnu, une rive nouvelle. Ce n'est pas vivre dans, mais *sur* le passé qui nous sauve. L'amnésie conduit plus sûrement au suicide que la folie.

A bord de la Thalassa,  
Mer de Norvège,  
*le 20 juillet 1974*



OCTOBRE SUR LE LOIR est beau et triste. Entre deux nuages, le soleil s'encadre sur les crépis blancs et ocre. Le reste est vert, cantonné entre trois ou quatre tons : kaki de l'eau, marronniers et tilleuls – arbres d'écoles primaires. Pêcheurs à la ligne. Les jeunes mères passent en poussant landau. Enfants blonds sous les préaux. Tout est lent et quotidien, cela sent les lendemains de nocce et le salon d'attente des médecins de campagne. Rien à voir avec le mystère, un peu scandinave (je pensais à *Gösta Berling*), que je trouvais hier, entre chien et loup, à la campagne sarthoise : couloir sombre des arbres bordant la voie ferrée, fermes lointaines aux confluent de collines basses...

La sous-préfecture de La Flèche ressemble à une gare, mais elle ne me fait pas rêver, comme celle du Theil-La Rouge, par exemple, où j'imaginai Harry Dickson sur le quai solitaire. Cette ville distille de la rancœur. La marbrerie Auduc, mort à l'étalage, expose une tombe en granite « Labrador bleu » de Norvège : quel signe faut-il y voir ?

Tout aboutit au repoussoir du Prytanée militaire : la statue d'Henry IV barbouillée en jaune et vert par les bizuths, les cris venimeux qui montent du réfectoire, les professeurs - bourreaux, reptiles - qui regagnent leurs automobiles... Que de haine et d'adolescences fourvoyées accumulées derrière ces murs. Je n'éprouve pourtant ni nostalgie ni pitié pour celui que je fus ici, rien que du dégoût : remugle d'hôtel de passes, ruines pisseuses, vie prise à la gorge, salie indélébilement. Ô donnez-moi une certitude de destruction totale, mémoire incluse !

... Partir. Terres de soleil ou de pluie, liberté de cracher, des amours sans loi, grands vents, ciels, ciels sous lesquels aimer malgré tout.

DANS LE SOLEIL DE GUIPRY, où je prends mon petit déjeuner ; dans les aquarelles profondes de Jean Le Derf, exposées à Rochefort-en-terre ;



dans le vert, entre les arbres, vers M., dans toutes ces joies éclatantes me prend la peur baudelairienne « de voir s'user et péricliter, et disparaître, l'admirable faculté poétique, la netteté d'idées, et la puissance d'espérance qui constituent en réalité mon capital ».

En effet, quand bien même il devrait aboutir à un livre, le monde porte en soi sa condamnation. Où puise la poésie, rien n'est joué : toute image est soluble dans la durée, toute tentative d'élucidation est un déchirement, toute parole se résume à une blancheur, prise entre la mort et la souillure.

## REGARDER EURYDICE SANS SOUCI DU CHANT

« ... La nuit est inaccessible, parce qu'avoir accès à elle, c'est accéder au dehors, c'est rester hors d'elle ». Le poète est celui qui « cède à l'entraînement d'un désir qui lui vient de [cette] nuit, qui est lié à la nuit comme à son origine », et son « poème est la profondeur ouverte sur l'expérience qui le rend possible, l'étrange mouvement qui va de l'œuvre vers l'origine de l'œuvre, l'œuvre elle-même devenue la recherche inquiète et infinie de sa source ».

Ce montage d'extraits de *L'espace littéraire* de Blanchot consacrés à Kafka, et la leçon lumineuse qu'en tire Roger Laporte dans *Une passion*, me ramènent au très beau *Château* de Rudolf Noelte, découvert début 1973 en compagnie du copain cinéphile Philippe-Antoine « Concepción » B. et d'une cohorte de distinguées germanistes de la fac de Villejean – peut-être lectrices de Kafka, mais surtout soucieuses de tomber dans les bras de leur divin répétiteur.

Je me souviens de son étonnement et de leur œil noir lorsque, refusant de ne voir dans *Le château* qu'une critique du pouvoir et de la bureaucratie, j'avais hasardé l'hypothèse du château comme métaphore de ce qui est au-delà, la mort peut-être, et de ses séductions, inaccessible mais inexorable, objet d'une quête idéale et terrifiante, parole impossible – mais la seule réelle ; en-deçà, « ici-bas », la vie et son quotidien tragique, le temps circulaire, le monde condamné aux « significations qui animent les procès-verbaux ou les rapports des conseils d'administration des sociétés anonymes » (Emmanuel Lévinas)... C'est-à-dire, sans le savoir et avec certainement beaucoup de maladresse, l'interprétation de Blanchot, identifiant l'espace kafkaïen comme orienté vers un Lieu Absolu, un Ici, qui est le désert : « sa migration ne consiste pas à se rapprocher de Chanaan, mais à se rapprocher du désert ».

C'était vraiment comme si, nouveau K., j'arrivais chez un nouveau Westwest : quel était cet étranger iconoclaste qui ne respectait pas les règles du jeu, rompait les préliminaires amoureux en introduisant un sens inattendu et brisait ainsi la trame tacite du désir ?

Merci donc aujourd'hui, Blanchot, et aussi pour la formulation de quelques autres vérités sur l'écriture (on aime souvent l'essayiste, et toujours le poète, pour la réponse qu'il apporte à une certitude en soi qui était restée confuse) : « le poète met toute son énergie à ne pas écrire pour que, écrivant, il écrive par défaillance, dans l'intensité de la défaillance », « regarder Eurydice, sans souci du chant, dans l'impatience et l'imprudence du désir, c'est cela même l'inspiration ».

*Certains réveils nous apprennent qu'un trésor nous fut volé.*

Norge

LA NUIT, ENTRE DEUX SOMMEILS (un enfant crie, un réveil sonne), une pensée ronde, une image limpide font surface – une illumination, la *μavia* dont parle Platon : nous sommes à l'évidence le lieu d'une vérité. Une clef – un trésor, dit Norge - nous a été donnée, qu'il ne faut pas perdre (« retenir cela, le noter demain matin »). Et que perd la mémoire.

Ou du moins, la mémoire consciente. Comme si nous étions les dépositaires de la Création, que nos mots (nos prières) ne feraient que commémorer, voulant l'atteindre ; comme si toute œuvre n'était que l'histoire d'une gestation condamnée, un enfant mort-né ; comme si tout art ne pouvait vraiment se fonder que sur l'oubli, et n'être qu'une tentative pour emmurer (chaque pierre - blanche - : une bribe arrachée à la mémoire intérieure) cet oubli, pour l'oublier – ce vide, cet enfant qui ne vivra pas.

Architecture creuse. Au mieux bâtissons-nous des merveilles d'artifice, car les liens véritables nous font défaut, et le nœud du mystère.

Nous sentons pourtant que cela ne peut pas être sans espoir. En vérité, nous nous livrons à un singulier déshabillage de l'âme, comme à rebours, accumulant des strates de savoir (jupons et cuirasses), c'est-à-dire de mémoire étrangère. Un échange en nous s'effectue entre le dehors et le dedans, entre l'individu et l'Unique, entre nous et nous.

Ainsi les poèmes qu'aujourd'hui je ne parviens pas à écrire portent-ils en eux l'espoir, par cette évidence à venir qu'ils sont peut-être, dont j'ignore tout, thème, structure... mais dont je sais que, jour après jour, à lire, partir, aimer, tenter de vivre, s'accumule la parole.

ME VOICI AUJOURD'HUI avec quelques poèmes rapides, un journal troué qui ne s'anime qu'au jeu futile des coïncidences et des projets d'écriture toujours remis, par quoi tenter de fuir les philosophies communes. Je persévère pourtant dans ma tendresse, certain que le monde sera sauvé par ce qui l'a créé : la parole, le plaisir d'un mot comme « fourvoyé », par exemple, ou « bistre », qu'ici je n'étais pas encore parvenu à dire. Et j'apprends lentement ce qu'à Braquier fut Marseille et le Mont Analogue à Daumal (pour ne parler que de mes dernières lectures), les choses réelles que me sont un alexandrin découvert au hasard d'un roman de gare :

*en noyant son vagin d'un liquide onctueux*

ou, retour de Landerneau en ce début d'après-midi, voie express déserte, le soleil pâle sur la Douffine, tandis que de l'autoradio coule infiniment l'Enchantement de *Parsifal*.

[...] UN AUTRE CIEL, au même degré de nuit : immobile cette fois, et structuré comme un tableau. A droite, venue de l'ombre, à peine au-dessus de l'horizon, une fumée de cumulus bleu-prussien. Plus haut, au centre, une fine bande de hachures noires, nuages au fusain, dont la netteté crée la profondeur et résout le ciel en un hémisphère de cuivre et d'or doux patinés.

Nuit moins vivante en apparence, sorte de cliché traité par solarisation, mais pour moi tout aussi présente. Douée d'une même qualité de parole. Ces correspondances, cette parole plus juste, nous l'apprenons en effet aussi bien dans la matière morte.

Ainsi des textes : l'astre-peintre de Claude Levi-Strauss, par exemple (« entre le jour et la nuit, il y a place pour une architecture aussi fantastique que temporaire » etc...), et l'astre-femme de Chateaubriand (« je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire ; les beautés du ciel me semblaient écloses de son souffle ; j'aurais vendu l'éternité pour une de ses caresses... ») me racontent la même adolescence, sur un même navire.

Ainsi des images : j'ai fini par retrouver l'enfance d'une photo des Kerguelen publiée récemment en première page du *Télégramme*, dans une vue des étangs de Silkeborg prise du Himmelbjerg (ô Mont-du-ciel de mon icarienne jeunesse !), choisie pour illustrer une carte murale des pays scandinaves dressée en classe de quatrième.



Un œil averti y découvrirait sans doute les mêmes lignes de fuite et les mêmes masses de lumière. Je préfère y lire une « sous-image » (comme on dit « sous-conversation »), un arrière-pays communs, y mettre à nu la même nostalgie, qui est à la fois la mienne et celle d'une manière de conscience du monde, et à la fois passée et à venir, récapitulant ce qui, de ma vie, et de *la vie*, m'a filé et me filera toujours entre les doigts.

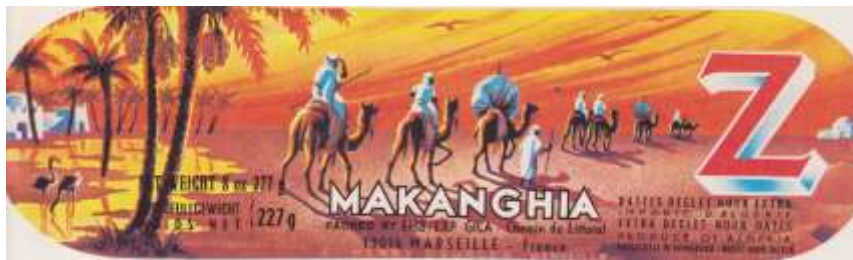
Mais au moins l'aurai-je touchée, cette nostalgie. J'aurai perçu cet écho (Dieu ? le Verbe ?) derrière le désordre des cris et des gestes. Pendant un instant, j'aurai tenu ma place : cela s'appelle du bonheur. En ce sens, toute parole se confond avec le « pays superbe » de Baudelaire d'où s'échappe « un revenez-y de Sumatra », toute parole est un paysage heureux.

Je découvre aujourd'hui [avril 2017] une autre enfance de la photo des Kerguelen dans une autre parole, admirable de justesse, prononcée aussi de quelque Mont-du-ciel, celle de Léonie d'Aunet, traversant à pied la Laponie en 1839 :

*... Au sommet de la colline, je découvris l'aspect étrange du pays qui nous environnait. La terre était couverte d'une épaisse couche de mousse de renne. Cette mousse, jaune soufre, semblait un tapis posé sur le sol. De loin en loin on voyait, perçant la couche de mousse, de grosses pierres arrondies, les unes rougeâtres, les autres d'un beau gris lilas ; nulle part on n'apercevait une tache de verdure. Cet horizon jaune, noir, rouge, lilas, faisait l'effet le plus singulier ; c'était une nature artificielle, impossible, un paysage de porcelainier chinois en humeur d'extravagance ; on brode de pareilles choses sur des écrans, on en rêve parfois, mais on n'en voit jamais.*

CERTAINS LIEUX : Reykjavik, Bodø, Mourmansk... ont consacré des rêves d'enfance ; d'autres : Lisbonne, Tórshavn, le Touat... furent des miracles. D'autres enfin attendent une visite, pour lesquels la magie des mots transfigure déjà la réalité : Zanzibar, où n'aborder qu'avec Rimbaud, les palmes de Paramaribo, à l'ombre desquelles les vieilles marronnes racontent comment Corto Maltese allumait ses cigares, ou le Mont-Rose des Kerguelen, surgi d'une « myriade d'îles alanguies dans de larges baies ou serrées dans la gorge de fjords profonds, sans cesse battues par un flot grondeur » [André Pelletier, *Le Télégramme de Brest* du 24 février].

Une image, ne serait-ce que l'étiquette d'un paquet de dattes ou ce matin dans *Ouest France* une mauvaise photo des Malouines,



un nom, une phrase (celle-ci, inoubliée, de mon manuel de géographie pour les classes terminales, Raison-Oudin-Fischer, Armand Colin 1965 : « quelques dizaines de milliers d'éleveurs de rennes Samoyèdes furent longtemps seuls dans ce domaine sans été, au milieu des pâturages de lichens », qui fit se lever les rêves de Sibérie aussi sûrement que la prose de la petite Jehanne de France) suffisent à déclencher la lente métamorphose. Oolithes où viendront mûrir d'autres images, d'autres noms, d'autres phrases, en d'obstinées rêveries, orogénèse de la mémoire, sédiments inexorablement qui modifient la surface des choses.

De tels lieux, mis à l'épreuve, seront plus beaux, et peut-être plus vrais, d'être inexacts.



LA MEMOIRE est un fragment d'espace-temps, avec ses trous noirs nés de l'effondrement des souvenirs accumulés, ses singularités carnassières qu'on appelle nostalgies, ses trous blancs et ses espaces parallèles, où lire un passé déformé, tronqué, purifié – mouvant, vivant, et pourtant durcissant comme la boue jusqu'à la prochaine pluie, la prochaine secousse sismique : temps géologue par quoi apprendre la vie à travers les trous de la mort. De ce passé présent montent des informations dont je connais seul les codes (d'autres, les déchiffrant avec d'autres codes, y verraient probablement des mensonges).

Il se contracte parfois, fait irruption/éruption, et nous laisse en proie au vertige (la mort accourt dès que le temps se resserre), comme ces jours-ci, où le moindre signe devient prétexte à rêverie.

Voici fêté le centenaire d'une éruption bien réelle, celle du Krakatoa, dont le fils, Anak Krakatau, immortalisé à sa naissance par la caméra d'Haroun Tazieff, en 1952, faillit faire de moi un vulcanologue, pour l'amour de cet « extraordinaire tableau surréaliste : un œil rouge, cerclé de noir, qu'une ligne blanche séparait du bleu profond de l'océan » - piqûre de sang sur l'épaule bleue de la terre, Anjer, Telok-Betong et trente-six mille cadavres dans le ressac des tsunamis. Et je rêve encore aujourd'hui du Cerro Lautaro, perdu dans les glaces de Patagonie : en perçant son mystère, Mick Coffey, Eric Jones et Leo Dickinson lui découvrirent aussi un fils, qu'ils baptisèrent Cerro Mimosa...



Voici ailleurs le grand dieu Es des Kets, cocufié par le grand-père Hys (la lune), dont la colère, le trente juin 1908, abat et brûle la taïga sur un cercle de quarante kilomètres de diamètre du côté de la Toungouska pierreuse, un affluent de l'Ienisseï. A l'époque où je découvrais Anak Krakatau, Peter Gay, le héros des « Pèlerins de Baalbek », qui avait sur France Inter, sauf erreur, la voix de Gérard Sire, s'activait à résoudre l'énigme du météore de Sibérie, avec recours inévitable aux petits hommes verts et aux espions venus du froid. Et je tremblais devant ces catastrophes naturelles sans savoir que le même frisson me serait donné vingt ou vingt-cinq ans plus tard à la lecture des journaux : « un témoin, dont le village est à soixante kilomètres de l'épicentre, parle d'un bolide bleu aveuglant, à côté duquel la lumière du soleil paraît noire » (Paul Caro, *Le Monde*).



Autre frisson, une communication du chanoine Falc'hun sur la toponymie gauloise au septième Congrès international d'études celtiques, reprise cet été dans *Le progrès de Cornouaille*, m'apprend que Kerandraon signifie « vallée », par quoi se télescopent plusieurs espaces parallèles : celui des BD que je dessinais enfant, puisque c'est au lieu-dit Kerandraon, situé au-dessus de la baie de Douarnenez, repéré sur une carte Michelin et découvert quinze ans plus tard étrangement conforme à ma jeune imagination, que j'avais situé la villa d'un des personnages d'*Au large de la Baie des trépassés* ; et celui du *Système consonantique du Breton*, du même François Falc'hun, que mon frère m'avait offert pour mes vingt-neuf ans avec cette dédicace érudite : « Ce livre de phonétique qui te sera sûrement totalement inutile dans ton apprentissage du Breton. Il y a belle lurette que la phonétique ne veut plus rien dire. C'est bon pour la fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième (comme dans *My fair Lady*). 1951, ce livre : la phonologie de Troubetzkoy n'était encore qu'un nouveau-né (1949), alors pardonnons-lui. Mais le CNRS est encore plein de phonéticiens et de généralistes et le petit peuple (suivez mon signifiant visuel physiologique = image réfractée par la lentille biconvexe du cristallin) se gorge encore de rigolos comme Barthes ! »

Et de là d'autres trous blancs : ce livre fut publié à Rennes par Plihon, qui possédait une librairie, aujourd'hui disparue, dont les invendus soldés contribuèrent grandement à ma bibliothèque, comme ce livre de Charles-Pierre Péguy sur le Spitsberg (*Ces montagnes qui flottent sur la mer*), et voici que me reviennent Bodø, visitée en 1968, Mourmansk en 1974... vers d'autres espaces, dont les parallèles à l'infini se croisent et finissent par reconstituer cette chose en lambeaux que j'appelle ma vie.

*Se peut-il [...] qu'une fin aisée répare les âges d'indigence, qu'un jour de succès nous endorme sur la honte de notre inhabileté fatale ?*

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

*Reprendre la plume : une colère rentrée.*

Alain Veinstein, *Vers l'absence de soutien*

CES « PAGES D'ECRITURE » ne doivent pas être vécues comme un livre – d'où le titre que j'ai pensé leur donner un moment : « Les exploits de Biquette et Lardon », pour distance garder, mais aussi parce qu'Anna et Nikolaz décident aujourd'hui de tout, des plus et des moins de ma vie intérieure et de la vie tout court, dont la masse diminue avec le temps et dont la cherté s'accommode de plus en plus mal des effets de manche. Il n'en sortirait que des poèmes de circonstance, des récits de voyage ou des notes de lecture, genres non méprisables mais dépourvus d'ambition.

Rimbaud se mesurait à Dieu, Roubaud compare les systèmes de parenté des récits arthuriens à la double hélice de l'ADN : le temps s'effondre.

Echapper à la décrépitude de l'imaginaire, retrouver  
*comme un lent navire*  
*un corps de femme entre les murs*

René Lacôte

L'unité de travail est la feuille. Textes, dessins, photographies... s'y inscriront, moments privilégiés d'émotion ou d'intelligence. La feuille n'aura d'autre loi qu'elle-même, éternisant ainsi le moment, lui donnant grâce.

Sur terre, des livres se bâtiront peut-être, dans la lenteur et la douleur, pour un exil définitif.

LAMBDA-CALCUL  
ou : le mécanisme de l'abstraction fonctionnelle  
peut-il produire de la poésie ?

VOCABULAIRE :

A aphorisme

MAPH ensemble de moules (aphorismes)

M mot

LEX ensemble des mots (lexique)

$\Delta$  opération d'abstraction (marquage d'une place dans le moule)

$\leftarrow$  affectation d'un marqueur (mot) à un moule (aphorisme)

o application de la fonction d'abstraction

EXPERIENCE :

A1 : « Deux amants passaient dans l'allée claire » (Jacques Vaché)

A2 : « Ma sœur ô mon enfance inachevée » (Jean-Yves Cadoret)

K  $\leftarrow$  « allée »  $\Delta$  A1

MAPH = (A1, A2)

LEX = (M1 « pluie », M2 « soleil », M3 « neige », M4 « brume »)

(A1 o M1) o M2 : « Deux soleils passaient dans la pluie claire »

(A2 o M1) o M2 : « Mon soleil ô ma pluie inachevée »

Etc...

COMMENTAIRES :

- Un ordinateur peut faire défiler un lexique immensément plus nombreux sur une base d'aphorismes plus complexes, éventuellement ordonnés en strophes. Il est alors évident que le hasard peut conduire à des bonheurs d'expression.
- Mais le choix de la structure initiale et la sélection finale des aphorismes à partir du listage exhaustif produit par la machine ne relèvent que de l'expérimentateur.
- L'algorithme et la puissance informatique peuvent donc préparer un choix, mais non inventer une structure efficace de communication.
- C'est dire qu'une telle approche de la poésie ne couvre que le champ de l'esthétique. Sa limite est celle de l'outil. L'ordinateur produit des brouillons.
- Est-ce vraiment étonnant ?

Lecture de Paul Braffort, *La littérature assistée par ordinateur*,  
in *Action poétique* n° 95

## DANS LA MER DES SYRTES

Ecrire un roman policier, façon *Harry Dickson*, qui commencerait par : « Le vieux Jack racla les cendres avec un morceau de carton et les répandit judicieusement sur la coupole blanchissante du charbon. Une fois la coupole légèrement recouverte, son visage s'évanouit dans l'obscurité, mais lorsqu'il se remit à attiser le feu, son ombre accroupie escalada le mur opposé et son visage ré-émergea doucement à la lumière... »

[Joyce, Gens de Dublin, On se réunira le six octobre]

Ou bien un poème d'amour intitulé *Greta*, pour cette image fugitive : « Une légère frange de neige reposait ainsi qu'une pèlerine autour des épaules de son pardessus et en guise d'empoignes sur ses caoutchoucs ; les boutons de son pardessus glissaient en crissant à travers la frise durcie par la neige et il s'échappait de ses fentes et de ses plis comme une bouffée d'air glacé du dehors... »

[Joyce, Gens de Dublin, Les morts]

*Les morts* a été écrit à Trieste, où l'expédition « Afghanistan 71 » s'était perdue un matin de juillet à la recherche de la route de Ljubljana mais qui persiste dans les rêveries de l'enfance partagées avec Franck Venaille : « Est-ce à cause de Jules Verne et de *Mathias Sandorf*? En tout cas Trieste a toujours été liée pour moi à ces livres à la couverture cartonnée remplie d'illustrations montrant des ruelles vides et sinistres, l'effervescence du port, des bateaux chargés de sacs, de tonneaux et de cargaisons d'armes qui partiront à l'aube vers le Bosphore ! »

... *Mathias Sandorf*, dévoré dans le « prix d'assiduité » reçu par ma mère au début des années trente, avec dans les yeux les brumeuses illustrations de Léon Benett, parfois légendées d'un involontaire et merveilleux distique :



LES *ELECTRICS* REÇURENT L'ORDRE  
DE CROISER DANS LA MER DES SYRTES,

Trieste, puis Raguse

et Malte –

Mais je n'appareillerai pas ce soir pour Istanbul : le temps me manque et la peur m'envahit. De lecture en lecture, une grille se trame qui décrypte mes souvenirs, ou les invente. Des portes s'ouvrent à l'infini, si vite que je sors de moi-même. Le parfum, l'ivresse légère des lieux littéraires versent dans la beuverie, l'initiation sombre dans l'errance et je m'égare où je croyais explorer.

## BOUQUET D'ANEMONES

Pourquoi faut-il que M. voyage en Cappadoce lorsque la Turquie fait à nouveau parler d'elle dans les journaux (sa demande d'adhésion à la CEE et les manifestations étudiantes d'Ankara contre le « yök ») ? Pourquoi faut-il qu'au moment d'écrire à Katina je tombe, en feuilletant *Le Progrès de Cornouaille*, sur un article de Jean Tromeur qui découvre après nous des Bulgares moins communistes que russophiles, avec cette photo de Sofia sous la neige où la statue équestre du tsar Alexandre II, libérateur du pays en 1878, fait face à l'Assemblée Nationale ? Pourquoi faut-il qu'à peine esquissé mon très fantasmagorique « journal turc », *Spot BD* m'apprenne que les éditions genevoises *Papiers Gras* commercialisent des triptyques sérigraphiés construits sur « l'idée de découvrir des scènes privées, érotiques, avec le trouble sentiment d'être le voyeur d'une image interdite » ? Pourquoi enfin, deux jours après avoir mis au net l'*Antéfixe de L.L.* et *Eva und die Zukunft*, acheter pour son titre le fascinant *Lady Polaris* de Mézières et Christin et y trouver l'histoire d'un cargo parti de Hambourg l'hiver 1981, avec à son bord, entre autres, Karen Madsen, une belle Danoise de l'île d'Ærø, deux soutiers turcs et un élève officier breton devenu commandant sur la ligne Roscoff-Plymouth ?

Comment ne pas croire aux signes, comment ne pas imaginer la vie – la « vraie vie » - comme une chambre d'échos ?

Tandis que les anémones du parterre, éclatantes dans le soleil fantasque d'avril, au pied du forsythia que le vent déflore, redisent des vers écrits il y a vingt ans :

...c'est ma vérité  
qui me hante ma joie mon bouquet d'anémones

## METALLURGIE FINE

Il n'y a pas, ou si peu, de mots-pépites. Ecrire, c'est extraire, affiner, « déceler dans la réalité inépuisable les affinités que peuvent avoir entre eux tels objets de l'univers, tels éléments » (Marcel Lecomte).

Le poème est un alliage à mémoire de forme. Titane et nickel, somptueux, définitif. Travailler à l'éduquer, parvenir à forte température au double effet mémoire, qui efface distance et durée.



ALCHIMIE DU VOYAGE. Dans *Funérailles d'été*, Anatole Le Braz décrit la veillée funèbre du pêcheur Féhec-Coz dans la petite chapelle Sainte-Marie du Port-Blanc. A la nuit, la veuve tire un verre de la poche de son tablier et fait le tour de l'assemblée en versant à chacun une rasade d'eau-de-vie. Ce simple geste fixe de façon indélébile l'image dans mes yeux, qui confondent les proches de Féhec-Coz avec les formes noires de la plage de Copacabana qui portaient le deuil et l'ivresse de la terre face aux eaux immobiles du lac Titicaca.

JE ME SOUCIE PEU de construire une œuvre. Ce faux journal intime et ces faux journaux de voyage, qui ressortissent plutôt, tel le *Briques & Tuiles* de Segalen, à des "brouillons" (pages d'écriture à mettre au net, ou mieux : livre de bord ou de commerce sur lequel on inscrit les événements et les opérations à mesure qu'ils surviennent ou se font - on dit aussi joliment « main courante » ou « brouillard ») - matrices d'où sortiraient, ou auraient dû déjà sortir ? des œuvres toujours futures -, sont d'abord une nécessité. Ne plus écrire serait un malheur, une défaite.

Bonheur, victoire. Plus le temps avance, plus ces mots prennent du poids. Non plus l'idée, mais l'émotion, le bonheur et la victoire eux-mêmes, leur soleil. Sillons lavés du sang impur, larmes de joie. Le cri du poème nouveau-né, c'est moi qui le pousse.

## LES SECRETS DES LUNES DE JUPITER (Deux amours de Zeus)

Etrange avatar du beau prince de Troie promu échanson de Zeus, la plus grande lune du système solaire, si l'on en croit la sonde Galileo, serait pourvue d'une atmosphère ténue. Sa surface, criblée de cratères et secouée de séismes, se transforme sans cesse. Des montagnes surgissent, des plateaux s'effondrent. Sa voisine Io, génisse blanche harcelée par le taon d'Héra, ne tient pas plus en place. A son flanc, le panache d'anhydride sulfureux dégagé par le volcan Masubi (souvenir de l'origine égyptienne de sa mère?) se condense en un immense voile blanc où les formes se perdent. Quel nouveau Bosphore Io devra-t-elle franchir pour retrouver Zeus et mettre au monde l'enfant du toucher?

Qui sont les plus réels des amours de Zeus et des lunes folles de Jupiter? Nous n'en voyons que des signes, le poème théogonique d'Hésiode et les photos numériques de Galileo, sans parvenir vraiment à les imaginer. Le mystère est là, trou noir entre le signe et le réel, ce réel inimaginable que nous décrivent les signes de l'équation de Bohr-Schrödinger.

Je n'aime, rêve et écrit que pour réduire ce trou noir.

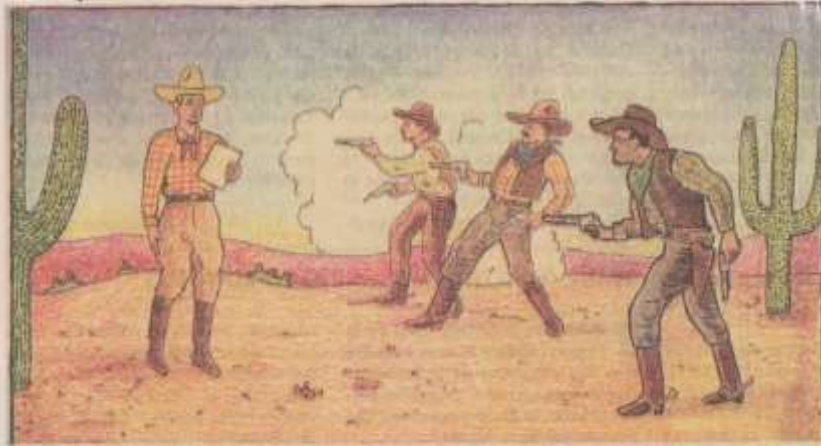
## ÎLES ÉPARSES



La photo découpe un rectangle de lumière dans le magazine – donne à la page une troisième dimension. Les rides vertes qu’ont formées les marées sur le lagon ensablé plongent en se resserrant vers la ligne blanche et noire des dunes et des cocotiers qui barrent l’horizon sous le ciel d’orage violet.

Cette description appliquée ne dit rien de ce qu’on ressent devant le spectacle : viennent les mots immensité, soie, effroi – on voudrait qu’ils aient le pouvoir d’approfondissement de l’image, qu’eux aussi soient sur la page îles éparées pour le lecteur aventureux.

Saynètes PAR GLEN BAXTER



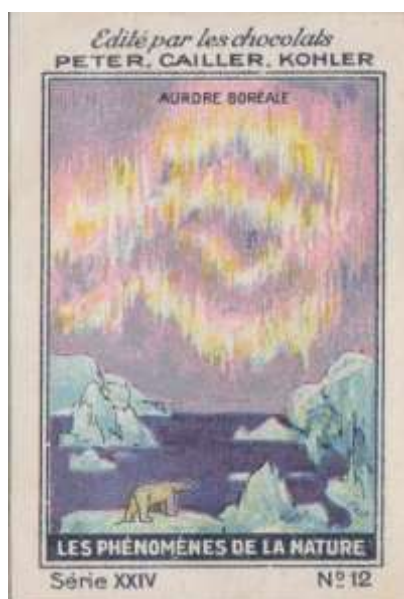
MA TOUTE PREMIÈRE LECTURE PUBLIQUE DE POÉSIE  
FUT SALUÉE PAR UNE CRITIQUE UNANIME

*Janvier 2000*

## AURORE BOREALE

Chaque vignette est un tableau saisissant de réalisme où l'homme est confronté à la beauté et à la démesure de la nature : le voici en fuite devant une éruption volcanique, frappé par la foudre au pied de l'arbre sous lequel il avait cru trouver abri, rejoint par le cyclone dans sa carriole emballée, son chalet est emporté par l'avalanche, le simoun ensable sa caravane, son clipper est le jouet d'une tempête et, à bord de son petit sardinier, il ne voit pas le mur d'acier du cargo que lui cache le brouillard.

Mais il est absent de la dernière, me laissant seul avec elle, qui est aussi la plus belle. C'est un ours blanc qui, d'un iceberg, contemple l'aurore boréale : mouvante guirlande de longues flammes blanches et roses suspendues au-dessus des eaux indigo de l'océan arctique. Enfant, j'ouvrais souvent le bel album Peter Cailler Kohler de ma mère pour profiter, au bas de la page 32, du spectacle jamais épuisé qui nourrissait déjà mes rêves de pôles, sentant peut-être qu'il était encore plus beau d'être accordé à la magie de son nom – aurore boréale : je répète ces mots et le ciel s'agrandit.





*Un sourire à Kaboul. 21 novembre 2001.*

## VIRUS



C'est un beau pavillon de banlieue. On pense à la villa *Rayon de soleil* de Falaizy ou au 57 bis de la route de Saint-Cergue, à Nyon, mais c'est surtout à Blake et Mortimer qu'il aurait pu appartenir, s'ils ne lui avaient préféré les immeubles victoriens de Park Lane. Pourtant, aucune chance d'y croiser aujourd'hui un lanceur de poignard maladroit ou un spécialiste italien des ultra-sons, encore moins un baronet écossais et un colonel du MI 5 - les hôtes célèbres du lieu ont pour nom Zacarias Moussaoui et Richard Reid, alias Abdulrahim : la mosquée de Brixton est un des points de contact d'Al-qāida.

Son image, au centre d'un article sur les réseaux terroristes, semble déplacée. Comme si, depuis que les méchants ont ce visage, les codes simplificateurs de la bande dessinée, nourris de la mémoire collective occidentale, étaient devenus inopérants. L'image est contaminée. La mise en scène (le programme) tourne à vide, le décor n'assure plus sa fonction de lisibilité - il ment. Seules les ruines semblent vraies : les Twin towers, Kaboul et les Bouddhas de Bamiyan.



---

## **INSPECTED BY**

**Szabová Alžbeta**

Le contrôle qualité du sac *Samsonite* a été effectué par Szabová Alžbeta, une obscure héroïne de l'espace Schengen, qui doit peut-être à son physique ingrat d'avoir échappé aux trottoirs de Hambourg ou de Paris. Mais le voyageur est incorrigible. Il sait qu'avec le temps le romanesque lui est devenu interdit, et qu'il ne sera jamais plus le héros d'un regard. Alors il imagine que l'étiquette de contrôle est un message codé et que la belle espionne venue de l'est a reçu consigne de le séduire.

SEPT PHRASES  
(lecture de *Marguerite de la nuit*)

J'ai toujours été surpris de l'image d'écrivain voyageur mise sur Cendrars et Larbaud. Car si ces deux-là témoignent d'un voyage, c'est d'abord celui de l'écriture. Il en est de même pour Mac Orlan, faux romancier d'aventure, qui s'est ingénié à multiplier les masques mais est passé aux aveux complets dans son délicieux *Petit Manuel du parfait Aventurier*.

La relecture apparemment transparente du mythe de Faust qu'il fait dans *Marguerite de la nuit* me semble emblématique de sa manière. Les aventures amoureuses de son Georges Faust ne nous intéressent guère. L'aventure du livre est ailleurs. D'abord dans sa prose fascinante, à la fois lisse (pas un mot à retrancher) et glissante (toujours en déséquilibre) - une prose « peau de banane », qui vous cueille au moment où on l'attend le moins.

Mais surtout dans ceci - et tant pis si je fais fausse route -, que les sept chapitres du récit se développent à partir de sept phrases-clé, qui en signent non seulement le contenu, mais encore le ton. Chacune accroche littéralement l'oreille du lecteur, qui se prend à entendre *Marguerite de la nuit* comme une composition musicale. Mais ce n'est qu'à la fin qu'il découvre que le livre s'est écrit entre le merle prémonitoire de la place du Tertre, qui siffle *les premières mesures de Lison-Lisette... comme une signature au bas d'une lettre*, et le bruit du jazz-band du *Sabaret*, que n'entend plus Marguerite, impuissante à faire endosser le contrat (évidemment léonin) que Léon a fait signer à Georges...

*I. Il pencha la tête et reçut en plein visage le parfum d'un lilas qui se réjouissait avec éclat d'un mois de mai vif, agile, fanfaron, tombé du soleil comme un gai poème de lumière de trente et une pages.*

*II. Le soir de Paris, au lieu de tomber du ciel, sortait de l'asphalte, avec des milliers de lumières semées comme des fleurs dans une prairie baignée dans un brouillard perfide et doux ainsi qu'une irradiation de médium.*

*III. Un sautilllement musical, troublé par le petit orage de quatre tambours conjugués, agrémentait une romance anglaise, chérie jusqu'aux larmes par un accordéon, une trompette bouchée et un saxophone à voix de sirène.*

*IV. Tous ces bruits s'effaçaient, petit à petit, dans le roulement lointain d'un train, le dernier train du Nord, qui emporte chaque soir les bruits diurnes de Paris, comme des ordures ménagères.*

*V. Sur la passerelle de Passy, une rame du Métropolitain traversait la nuit comme un détail lumineux dans un roman d'anticipation.*

*VI. ... et l'odeur atroce de la volupté intellectuelle immobilisée au plafond avec celle des tabacs internationaux.*

*VII. Marguerite évitait de pencher la tête, à cause des larmes.*

POULIDOR TROUVAIT UN MAILLOT JAUNE à la Samaritaine. J'ai trouvé un « syndrome d'Epictète » (sic) dans un article de la revue de l'association des Directeurs Financiers et Contrôleurs de Gestion consacré à l'émergence de la fonction de manager facturation, nouvel acteur clé de l'optimisation du besoin en fonds de roulement : « dans son célèbre ouvrage *Ce qui dépend de nous*, le philosophe Epictète montre qu'il est souvent demandé aux hommes et aux organisations de maîtriser ce qui ne dépend pas d'eux ».

Ce qui me navre ici n'est pas tant que l'auteur triche doublement avec la vérité : la pensée d'Epictète ne nous est connue que par les *Entretiens* et le *Manuel* que nous a laissés son disciple et ami Arrien de Nicomédie, et elle s'articule sur l'idée, non pas de maîtriser, mais au contraire d'*accepter* ce qui ne dépend pas de nous :

*...Liés à tant de choses, nous sommes alourdis et entraînés par elles ; le temps est-il défavorable à la navigation, nous sommes assis, l'esprit tendu, nous nous penchons continuellement :*

*- Quel vent fait-il ?*

*- Un vent du nord. Qu'avons-nous à faire de lui ?*

*- Quand le Zéphyr va-t-il souffler ?*

*- Quand cela lui plaira, mon cher, à lui ou à Eole ; ce n'est pas toi que Zeus a fait répartiteur des vents, c'est Eole. Eh oui ! Il faut disposer au mieux de ce qui dépend de nous, et user des autres choses comme elles sont...*

Ce qui me semble grave est la confusion des valeurs que traduit cette volonté, coûte que coûte, de cautionner par la philosophie un simple schéma d'organisation d'entreprise. Epictète, aujourd'hui, ne serait pas consultant en management. Son enseignement est une *morale* (il n'oublie pas qu'il fut esclave). Je le préférerais à la sauce Vigny.

DANS UNE NOTE ANCIENNE sur *Gaspard de la nuit*, je m'étonnais qu'une phrase aussi trompeusement anodine que celle-ci : « La posada, un paon sur son toit, allumait ses vitres à l'incendie lointain du soleil couchant, et le sentier serpentait lumineux dans la montagne » [*L'alerte*], puisse résumer exactement toutes les images que j'avais alors de l'Espagne. Qu'Aloysius Bertrand ait puisé à des enluminures pour fabriquer ses « illuminations » n'explique pas tout : le mystère est que l'illumination fonctionne en retour pour ses lecteurs – qu'elle soit partageable.

Un autre mystère est l'expérience inverse : qu'un fragment de vie conduise à un texte (ou à l'idée d'un texte) sans lien direct avec lui. Je pense ici à une calamiteuse randonnée en vélo que nous avons faite dans l'île de Lewis, en août 1980, et qui nous avait amenés dans une galerie de Great Bernera : « La *gallery* n'offre que des croûtes, oiseaux saisis en vol, chevaux sauvages dressés dans le vent, des bougies, des chouettes de ficelle et des *dogsleads* de plastique, mais du thé et un cake excellent » [Journal de M.]. L'oasis de ce five o'clock tea derrière les vitres cinglées de pluie m'est restée comme une image forte du voyage, mais je suis tout à fait incapable d'expliquer pourquoi je l'ai retrouvée *décrite* dans un poème de Margaret Atwood lu et traduit trois ans plus tard (*There is only one of everything*, tiré du recueil *You are happy*) :

*The cat*

*with the divided face, half black half orange  
nests in my scruffy fur coat, I drink tea,*

*fingers curved around the cup, impossible  
to duplicate these flavours. The table  
and freak plates glow softly, consuming themselves...*

Le chat

orange et noir  
s'est niché dans ma pèlerine de fourrure, je bois du thé,

les mains croisées sous la tasse, impossible  
de rendre ces parfums. La table  
et les assiettes changeantes luisent doucement, se consomment...

L'ironie des choses veut qu'il s'agisse d'un poème sur l'impuissance des mots à faire perdurer le réel : ... *There will / have to be other words. When my / eyes close language vanishes.*

## MUSIC-HALLIEN

L'avion décolle plein ouest et effectue un demi-tour par le sud, découvrant la longue grève bigoudène au bout du patchwork sombre des prés. La Torche, la rivière de Pont l'Abbé, l'Odet. Le coton sale des nuages efface Moustierlin. Une minute plus tard, nous émergeons dans l'été antarctique.

Images du *Magazine Air France* : l'expo d'Orsay sur les mains à une époque où leur position pour les photographes comptait plus que les visages, la danseuse Margot au bord de la mer en 1934, saisie par Martin Munkàcsi, et une affiche Air France de 1947. Leur point commun, qui explique sans doute qu'elles m'aient accroché, est que chacune est à sa façon une vignette de BD.



Un rêve : trouver chez Gibert, à l'étage des livres de poche, sur le présentoir des nouveautés (à défaut, un peu plus tard, sur le trottoir dans le casier des petites occasions !), une anthologie de mes poèmes. Non pour la gloire, mais parce que cela signifierait que ma voix aurait été entendue, que j'aurais réussi à mettre un peu d'ordre dans l'écrasant vacarme du monde.

Désespéré par trop de livres, tenté par le silence – puis, dans le bus qui me ramène à l'aéroport et l'avion du retour (la pointe de Trévignon, Concarneau, Cap Coz et la baie de Port La Forêt, avec le fin éclat blanc des Glénan sur l'horizon), réchampi par la lecture salutaire du *Pan-pan au cul du nu nègre* (c'est-à-dire, *Le nu nègre* suivi de *Pan-pan* !):

« Le moi est une salle de spectacle, s'emplissant, se vidant avant comme après chaque séance. »

## LA FOIR'FOUILLE

Signe des temps, est-ce que je ne suis pas en train d'écrire la chronique du parking aérien de l'hyper Leclerc de Gourvily ?

Lecture aujourd'hui, entre les miettes d'un américain au thon, du chapitre de son livre *Procès ou création* que François Jullien a consacré à la poésie – assez décevant : Wang Fuzhi reprend à son compte la vieille dialectique yin/yang du paysage et de l'émotion et fait le lit du poète thaumaturge cher aux romantiques occidentaux, mais rien sur la *forme* qu'elle prend pour s'exprimer, je parle des sinogrammes, qui est indissociable des circonstances de son avènement. Comme si, pour reprendre le vocabulaire de Jullien, il était possible de penser le *procès* poétique chinois (du moins traditionnel) sans y intégrer l'acte du poète calligraphe (la dialectique paysage/émotion s'exprime aussi dans l'écriture de chaque signe).

Je lève le nez et suis pris soudain de vertige en découvrant en face de moi les enseignes hideuses de la zone commerciale : KIABI, CHANTEMUR, CUISINELLA, LA FOIR'FOUILLE... Ne sont-ce pas les mêmes enseignes qui m'ont séduit dans *Le lotus bleu* et à Hong Kong ? Un Chinois esthétisant ne serait-il pas séduit là où je ne vois que de la laideur ? Quelle différence entre ma fascination pour l'écriture chinoise et celle d'Eve devant la pomme de la connaissance ?

## UNE SORTE DE PASTEUR NORVEGIEN EN STALACTITE

Juillet 1968. *Ils ont voté* et donné à la France la chambre la plus à droite qu'elle ait jamais connue. Je (re)prends la route un peu comme un voleur, au grand dam de mes parents morts d'inquiétude de voir leur progéniture si désarmée (re)partir à l'aventure - vers le nord et l'Ecosse, avec l'espoir de rallier les îles Féroé dont je garde un souvenir ébloui depuis mon voyage d'il y a deux ans en Islande.

Je fuis donc, mais peut-être moins la triste fin de mai que l'heure d'entrer enfin dans le réel et l'âge adulte. Les aléas du voyage, que je relis aujourd'hui comme une succession de coups du sort (et de cafard), se chargeront de m'amener à la réalité : avions Glasgow-Vagar complets, aucun bateau à Leith en partance pour les Féroé, idem à Aberdeen et aux Shetland – la saison de pêche est terminée.

La chance tourne le 27 juillet lorsqu'en attendant le ferry sur le port de Lerwick je fais la connaissance de trois jeunes Norvégiens du *Vima*, qui appareille pour Bergen à onze heures.

Je suis le lendemain midi à l'auberge de jeunesse de Fløyen : « Je vais casser la croûte sur un sommet qui domine la ville, et c'est Bergen vue d'avion : j'ai l'impression de rêver... Je redescends à l'A.J. pour quatre heures. Mais j'ai fait une halte en route... et j'ai oublié ma caméra ! Elle a disparu du banc où je l'avais posée. Sale coup ! »

La chance tournera encore deux jours plus tard, sous les espèces d'un automobiliste qui, au lieu d'aller vers le sud et la route du retour, remontait vers le nord et m'offrit l'hospitalité. Mais le ver était dans le fruit, puisque j'avais découvert que même au paradis scandinave il y avait un voleur !

Il m'a fallu plus de quarante-cinq ans pour connaître son identité. Car j'ignorais à l'époque qu'il y eut une crevasse sur les hauteurs de Fløyen – ne fût-elle définitivement que dans l'imagination d'Holberg, qui y fit descendre son Niels Klim en 1664 à la découverte d'un *monde souterrain* propre à déciller les yeux de ses contemporains. Par une coïncidence qu'il n'a sans doute pas voulue mais qu'il aurait certainement appréciée, j'ai immédiatement placé dans cette crevasse la « sorte de pasteur norvégien en stalactite » que Charles-Albert Cingria convoque dans une note en bas de page de ses mirifiques *Autobiographies de Brunon Pomposo*. Il y précise que l'inquiétant pasteur norvégien surgit de sa caverne lorsque la haine, dès que la lune décroît, s'empare de la tragédienne Rafaela (dont la voix est la « raison essentielle de vivre » de Brunon, qui maudit « tous les instants qu'[il a] osé appeler bonheur passés loin d'elle ») : « Cet homme est le maître d'une consternante région de la peste. Il faudrait, pour le détruire, le casser entièrement à coups de marteau de géologue, et, à cet effet, choisir son temps »...

Il n'y a que lui qui ait pu voler ma caméra – qui ne valait rien. Ce n'est d'ailleurs pas vraiment la caméra qu'il a volée, mais le film qu'elle contenait, sur la traversée du *Vima* entre Lerwick et Bergen. Dans la course-poursuite que fut ce voyage, où j'ai avalé des kilomètres jusqu'à la nausée, c'est donc là que le temps m'a symboliquement rattrapé.

(Fløyen et le pasteur caverneux ne sont évidemment que des ersatz. Si j'avais pris la route du sud, vers le Péloponnèse et l'Arcadie par exemple, c'est Charon qui m'aurait confisqué ma caméra au passage du Styx.)



## LE BOULON DU QUAI D'AUSTERLITZ

... Ramassé sur le trottoir devant l'immeuble de verre Natixis, en face de la Cité de la mode et du design, un beau boulon de treize en inox – rien pourtant d'un trésor, au sens où l'était la poupée Barbie ramassée jadis sur la grève et devenue « la Vénus de Sainte Anne »<sup>1</sup>. Quel réflexe alors, sinon le démon de l'écriture, m'a poussé à faire ce geste dérisoire, et pour écrire quoi ?

Au moment où je mettais le boulon en poche, j'ai compris qu'il répondait aux articles lus ces jours-ci sur les vingt-cinq ans de la chute du Mur, qui rappellent comment la bourde de Günter Schabowski, « sofort, unverzüglich ! », avait changé le cours de l'histoire. Dans ce monde où tout est compté, ce petit boulon tombé du ciel est peut-être la secousse annonciatrice d'une révolution planétaire. Après lui dix, mille autres vont suivre, Natixis va s'effondrer sur la Cité de la mode et du design, un monde plus vivable, privé de ces deux institutions inutiles – sinon nuisibles – et de leurs consœurs, va naître.

Quelques mètres plus loin, je dédie mon boulon porteur de ce providentiel effet papillon à d'autres merveilleux animaux, tout aussi anachroniques : les autruches qui me toisent d'au-dessus les grilles du Jardin des Plantes.

<sup>1</sup> *Exercice du littoral*, in *Cahier breton*.

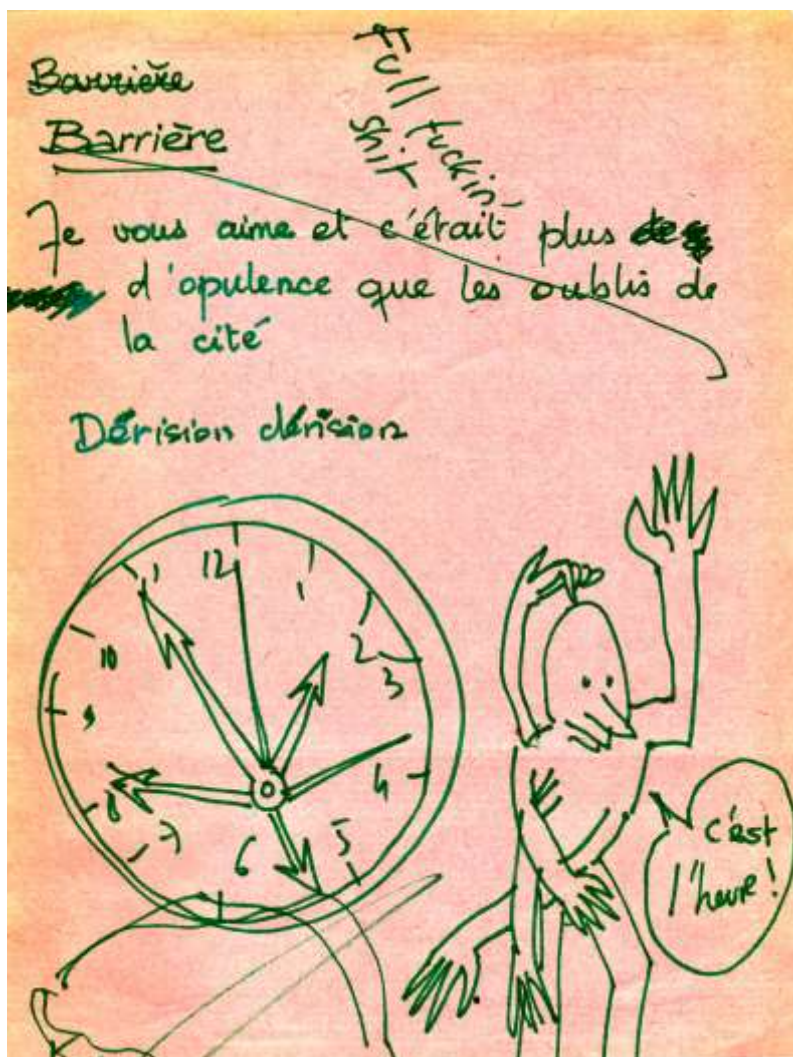
## BARRIÈRE

« L'horreur du vide [le] poussant à tenter de combler à tout prix le gouffre de l'irrationnel », Michel Leiris, dans *Le ruban au cou d'Olympia*, s'efforce d' « élucider cette phrase conçue un matin d'hiver peu avant le complet réveil :

*... décrit (non dépeint) dans la barrière grand symbolisant les anciens. »*

C'est ici évidemment le mot « barrière » qui intrigue, dans lequel Leiris voit une « mère » grand, et l'image de la mort, « qui fait pendant à la naissance et dont seule [le] sépare – aujourd'hui – une barrière transparente. » - « Limite douteuse » sur laquelle se tient le poète, « [s]'essayant à faire surgir du néant de la page, non un fantôme, mais l'épaisseur vivante d'une présence. »

Cette barrière me ramène au titre énigmatique donné spontanément à une poignée de mots jetés à deux mains (le dessin et le mot de la fin – la chute - sont du copain P.) sur une serviette en papier un soir glacial de janvier 1972, à la table d'un bar sinistre de la rue de la soif à Rennes, où les petits calvas avaient fini par nous donner la sensation de baigner dans un mauvais rêve.



## BARRIERE

Je vous aime et c'était plus d'opulence  
que les oublis de la cité  
Dérision dérision

C'est l'heure !

Il y avait une fille seule à une table du fond, que nous avions vaguement draguée – en vain, comme toujours. D'où probablement cette déclaration d'amour qui avait cru l'espace d'une nuit pouvoir dire son fait aux échecs passés, suivie d'un brutal retour à la réalité : la dérision (redoublée !) des aventures de bars à l'heure de la fermeture.

Mais pourquoi *barrière* ? Pour dire le refus de la fille, la solitude des corps et des cœurs - ou la misère des mots impuissants à inscrire dans la durée ce qui malgré tout avait été peut-être un instant de l'amour ?

GAÏA ET LES FLOTS  
(rêve de la nuit du 4 décembre 2015)

La soirée poétique a lieu dans une salle de spectacle qui est peut-être le music-hall des *Sept boules de cristal*, ou un petit frère de l'Olympia, devant lequel nous sommes passés ce soir avant de prendre le bus à la Madeleine (ou encore un des vieux cinémas de quartier que je fréquentais à Bruxelles il y a quarante ans, auxquels a pu me ramener inconsciemment la visite que j'ai faite cet après-midi à la librairie Wallonie-Bruxelles de la rue Quincampoix). Nous sommes là une demi-douzaine de poètes - aucun grand nom, mais je suis le seul à ne pas publier, et à n'être d'aucune coterie. Je me sens mal à l'aise dans ce groupe, où il n'y a bizarrement aucune femme. Inquiet, mais secrètement fier d'en être, suis-je au-dessus de la mêlée ou dans l'imposture ?

A travers le public qui afflue déjà, l'animateur (le « modérateur » !) nous conduit vers les coulisses jusqu'à une petite salle aux murs pissieux, pauvrement équipée de quelques tables et chaises. Nous finissons à peine de nous installer qu'il nous soumet les thèmes dont nous devons débattre. Je découvre alors avec stupéfaction que le spectacle consistera en une joute oratoire improvisée, à laquelle évidemment rien ne m'a préparé - au contraire de mes confrères, qui ne semblent nullement surpris et dont je croise les regards amusés. Il est clair que je suis tombé dans un guet-apens - d'autant plus que je ne comprends rien aux thèmes proposés - sauf à celui-ci peut-être : Gaïa et les flots.

Je me réveille avec quelques pistes en tête : Héraclite et, par enchaînement, Hopkins et Char... Le rêve d'être consacré poète s'achève dans le cauchemar de n'être pas à la hauteur. N'est-ce pas là l'histoire de ma vie ?

## REPERES

<i>La poésie</i>	octobre 1968
LA PAROLE QUI ME PORTE	décembre 1968
MESURE DU TEMPS	septembre 1969
WOZU DICHTER IN DÜRFTIGER ZEIT ?	juillet 1971
PROGRAMME	mars 1972
<b>René Depestre</b>	juin 1972
PAYSAGES HEUREUX	juin 1972
<b>DESERTS TRAVERSESES</b>	juin 1972
<b>Le temps</b>	novembre 1972
<i>A la recherche</i>	janvier 1973
<i>Nous ne sommes</i>	mars 1973
<i>Vivre en poésie</i>	avril 1973
<i>Ce copain</i>	mai 1973
<b>Je lis dans Cefalû</b>	mai 1973
<i>Lu dans Gaspard de la nuit</i>	juin 1973
<i>Certaine insolence</i>	juin 1973
<i>Je ne cesse d'être fasciné</i>	août 1973
<i>Quelle est la part du hasard</i>	avril 1974
<b>Johnny Hallyday</b>	avril 1974
<i>Allongé sur mon lit</i>	juin 1974
<b>Ecrire est un abaissement</b>	juillet 1974
TRIANGULATION DE LA MEMOIRE	juillet 1974
<i>Je relis mon texte</i>	février 1975
<i>Autour de moi se tisse</i>	septembre 1975
<b>Octobre sur le Loir</b>	octobre 1975
QUELQUES RESCAPES DU DESASTRE	juin 1976
<b>Dans le soleil de Guipry</b>	juillet 1976
LA GRANDE LECON DU LANGAGE	octobre 1976
<b>REGARDER EURYDICE SANS SOUCI DU CHANT</b>	avril 1977
<b>La nuit, entre deux sommeils</b>	mai 1977
<i>A qui soutiendrait</i>	août 1977
<i>Me voici aujourd'hui</i>	mars 1978
<b>Un autre ciel</b>	août 1978
<i>L' « action poétique » du regard</i>	août 1978
<i>Feuilletant un dictionnaire illustré des noms propres</i>	octobre 1978
UN ECRIVAIN CLASSIQUE	février 1981
<i>J'entrecroise les lectures</i>	juillet 1981
QUO TURBINE FERTUR VITA HOMINUM !	janvier 1982
<b>Certains lieux</b>	février 1982
<b>La mémoire</b>	octobre 1983
<b>Ces « pages d'écriture »</b>	février 1984
<b>LAMBDA-CALCUL</b>	août 1984
DEMEURE DE GEORGES MALKINE	décembre 1984
<i>Il gèle dur en Lozère</i>	décembre 1985
<b>DANS LA MER DES SYRTES</b>	septembre 1986
<b>BOUQUET D'ANEMONES</b>	avril 1987
PAYSAGE AGRAIRE	septembre 1987

SEMIOMETRIE	janvier 1989
<b>METALLURGIE FINE</b>	mai 1989
RN3, GRILL GRIS	juin 1989
<i>Dans l'or gris des banques</i>	mars 1991
L'ETERNEL INSTANT	août 1991
<b><i>Alchimie du voyage</i></b>	septembre 1991
<b><i>Je me soucie peu</i></b>	mars 1993
CÂBLEMEUBLABOURG	décembre 1993
<i>On ne peut plus</i>	juillet 1994
<i>Le regard des autres</i>	octobre 1995
<b>LES SECRETS DES LUNES DE JUPITER</b>	juillet 1996
<b>ÎLES EPARSE</b>	août 1996
TUNAKE, TUNAKE, ED'DHE ADAIE !	juin 1998
LA NUIT DE BRUGES	septembre 1999
<b><i>Ma toute première lecture publique</i></b>	janvier 2000
<b>AUORE BOREALE</b>	novembre 2001
<b><i>Un sourire à Kaboul</i></b>	novembre 2001
<b>VIRUS</b>	décembre 2001
<b>INSPECTED BY SZABOVA ALZBETA</b>	février 2002
POET	octobre 2002
<b>SEPT PHRASES</b>	avril 2003
POLDERS	juin 2003
<b><i>Poulidor trouvait un maillot jaune</i></b>	février 2004
PHOEBE	juin 2004
PROGRAMMATION PAR L'EXEMPLE EN CAML	septembre 2004
<b><i>Dans une note ancienne</i></b>	mai 2007
<b>MUSIC-HALLIEN</b>	juin 2007
<b>LA FOIR'FOUILLE</b>	janvier 2010
MAGIE BLANCHE	mars 2013
LE CHAOS, LE VAURIEN, LE PIEU ET LE GLOUTON	février 2014
<i>Les petites histoires</i>	mars 2014
<b>UNE SORTE DE PASTEUR NORVEGIEN EN</b>	
<b>STALACTITE</b>	avril 2014
<i>Trace d'insecte</i>	octobre 2014
<b>LE BOULON DU QUAI D'AUSTERLITZ</b>	novembre 2014
TROUBLANTES COÏNCIDENCES	décembre 2014
RAVIVER LA MORT ET LES DESERTS	décembre 2014
POUR PETER ET GIULLANO	avril 2015
<i>Je suis réveillé</i>	juin 2015
<b>BARRIERE</b>	septembre 2015
<b>GAÏA ET LES FLOTS</b>	décembre 2015